

Chibanis, Chibanis

Texte paru dans la rubrique Images et Sons de *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*

Deux femmes assises sur un canapé en tissu. Un napperon brodé protège l'accoudoir sur lequel celle qui paraît la plus âgée est appuyée. Elles ont les mains croisées l'une sur l'autre, main droite sur main gauche pour l'une, main gauche sur main droite pour l'autre formant comme un x de leurs deux bras médians. Leurs vêtements sont blancs, un gilet passé sur une robe légère. Leurs foulards, dégageant l'ovale du visage, sont fermement posés sur leur front. Elles nous regardent, droit dans les yeux. L'une semble entrouvrir les lèvres pour nous parler. Unique photo de deux femmes, la couverture de *Chibanis, Chibanias* souligne en effet ce qui constitue sans doute la plus grande originalité de ce livre : évoquer les Algériens venus en France depuis les années 1950 non pas seulement comme des travailleurs mais comme des humains et, à ce titre, donner autant de place aux femmes qu'aux hommes¹.

Arrivés souvent les premiers, en contact avec le monde de l'emploi, ce sont eux qui manient le mieux le français et les différentes cultures auxquelles tous les immigrés sont confrontés dans un pays nouveau : la culture administrative en premier lieu, mais aussi les habitudes alimentaires, les manières d'aller à l'école, d'aller à l'hôpital, à la maternité.

Leurs femmes ne sont pas toujours venues et beaucoup parlent de repartir un jour, et sinon, au moins, après leur mort, pour être enterré au pays, afin que leur femme, leurs enfants et leurs petits-enfants parfois puissent venir se rendre sur leurs tombes. Cette absence féminine est là, dans ces logements exigus en foyer qu'on aperçoit sur quelques photos, dans les récits bien sûr, dans les photos sans récits aussi : seuls trois couples ont pu être photographiés.

Mais le livre recherche autre chose qu'une évocation d'une immigration économique, un sacrifice pour les siens, ou pour soi-même (ce qu'évoque Azouz Begag dans sa préface).

Derrière les prénoms qui, au fil des pages, s'accumulent (Fatima, Khera, Mokhtaria, Rachid, Mahbouba, Rebiai, Baghdadi...), il y a un autre projet. A travers quelques grandes interrogations, le livre tente d'appréhender la réalité de ces vieux immigrés : pourquoi et comment sont-ils venus en France ? Comment ont-ils été logés ? Comment ont-ils travaillé ? Quelles sont leurs relations avec les autres habitants de l'hexagone ? Quelle place à la religion musulmane dans leur vie ? Quelles sont leurs relations à leur famille et à leur pays d'origine ? Où, enfin, souhaitent-ils être enterrés ? Pourtant la présentation n'est pas systématique et si certaines photos sont accompagnées de grands récits, issus d'entretiens mais pas nécessairement restitués dans leur oralité, d'autres sont seules et le lecteur doit se contenter de ces regards, plantés dans ses yeux.

¹ *Chibanis, Chibanias. Portraits d'une génération sans histoire*, Nîmes, éd. Images plurielles, 2003, 30 €. Photographies d'Abed Abidat, récit de Claude Barème.

Ces photos parlent de dignité. Certaines personnes sont interrogatives, d'autres paraissent complices. Qui est ce photographe et qui sont ces lecteurs qui se cachent derrière lui ? Un des récits s'adresse aussi à nous : c'est celui de Yamina. Elle nous remercie de notre visite : « C'est la première fois que j'ai parlé de la vie de ma famille, j'ai pu raconter des choses qui me font très mal au ventre et que je n'arrive pas à sortir ». En effet, nous les faisons aussi, ces visites, et nous emboîtons le pas au photographe.

Au fil de la lecture, se tisse un étrange jeu de ressemblances et de différences, dans lequel photos et récits jouent chacun leur rôle. Tous ces êtres humains disent des désirs et des souffrances, des joies et des peines silencieuses : tous sont uniques et pourtant c'est aussi un portrait collectif qui émerge. Quelques Tunisiens ne viennent pas modifier le tableau : si la guerre d'indépendance algérienne est absente de leur histoire, la colonisation et l'indépendance du pays, les relations particulières tissées avec la France, forment tout de même une forte connivence, que le regard des métropolitains, des « Européens » comme dit l'une des *chibanias*, contribue à renforcer et à rendre objective. Tous habitent dans le sud de la France, principalement à Port de Bouc mais l'histoire locale ici vient servir d'illustration à un propos général sur le sentiment d'absence, la difficulté à vivre loin de chez soi, les mille et un chemins pour trouver la porte d'un nouveau chez soi et éprouver le sentiment d'être bien là... au point de vouloir y mourir et y être enterré(e).

Ces photographies, en noir et blanc, dans un décor intérieur généralement sobre, quand il ne s'agit pas d'un drap noir, tendu derrière les personnes, sont aussi émouvantes. Les récits donnent parfois des dates de naissance mais les rides nous renseignent tout autant. De ces « anciens » (c'est le sens de *chibani* en arabe, qui y inclut une connotation respectueuse), le photographe propose aussi de garder l'image avant qu'ils ne s'en aillent. Parfois en légère contre-plongée, le plus souvent à travers des cadrages en plan américain, il laisse le corps de ces interlocuteurs/trices s'imposer et, malgré la raideur de certaine posture, les bras plaqués le long du corps, prendre possession de l'image. Le photographe prend ainsi sa place dans la relation singulière que ces immigrés de culture musulmane ont pu construire avec l'image – le récit poétique qui clôt le livre en témoigne d'ailleurs à sa façon. La photographie assume ici une valeur patrimoniale tout autant qu'elle est une offrande d'un plus jeune à ces aînés.

En même temps qu'une source pour l'histoire de cette séquence historique (l'immigration de travail massive des années 1950 et 1960), centrée sur la situation réservée aux personnes venues de l'autre côté de la Méditerranée, des anciens départements français d'Algérie, ce livre témoigne aussi de la redécouverte de ce passé en France. A l'instar de *Mémoires d'immigrés* de Yamina Benguigui, documentaire révélateur d'un mouvement de fond parcourant la France depuis les années 1980 à propos de la place des immigrés maghrébins dans notre société et dans notre perception identitaire collective, ce livre réfléchit au passage du temps et aux marques laissées par les générations passées. La nature même de son interrogation est profondément actuelle. Elle permet de percevoir à travers ces fragments de vie la

complexité des appartenances et la profondeur des tensions qui habitent chacun(e) d'entre nous, tant les visages et les récits de ces *Chibanis*, *Chibanias* font partie de notre vie.